

Le Cénacle



Le Cénacle est un groupe d'intellectuels de *La Comédie humaine* d'Honoré de Balzac, formé en 1819. Composé de jeunes gens honorables et d'une grande rigueur morale, il réunit des scientifiques, des écrivains, des artistes. Dans *La Comédie humaine*, l'homme seul succombe. Ne réussissent que ceux qui s'appuient sur un groupe.

Dans le Cénacle, règne une variété de talents éclectiques qui n'ont aucun intérêt commun alors que personnages comme Raoul Nathan ou Melchior de Canalis cultivent leur réputation dans des cercles littéraires imbriqués avec la presse, et que Nucingen ou le comte Keller cultivent leurs relations dans la haute banque. Le Cénacle est un ensemble disparate parce que le caractère disparate des vocations trouve sa justification et son sens dans le fait que, pour Balzac, l'amitié se présente comme un sentiment complémentaire qui doit illustrer, à chaque coup, la fable de l'aveugle et du paralytique. L'homme, chez Balzac, cherche dans son ami non pas un reflet mais un complément.

L'intégralité des adhérents du Cénacle et leur action politique, intellectuelle ou artistique est décrite avec précision dans *Illusions perdues*, où le cercle accueille Lucien de Rubempré et partage avec lui misère et philosophie, du moins au début des aventures du héros. Lucien rencontre à son arrivée à Paris Daniel d'Arthez à la bibliothèque Sainte-Geneviève. Daniel

l'accueille dans sa mansarde et il y reçoit aussi Fulgence Ridal, auteur dramatique, Michel Chrestien, militant politique républicain, Léon Giraud, philosophe, le docteur Meyraux, biologiste, auxquels s'ajoutent Jean-Jacques Bixiou, caricaturiste et comédien, Joseph Bridau, peintre. Le Cénacle a une mission d'encyclopédie vivante, ainsi que le qualifie Balzac en référence à Daniel d'Arthez qui s'enrichit l'esprit, non pas au contact d'autres gens de lettres, mais en fréquentant des hommes qui peuvent l'initier à des disciplines étrangères à la littérature.



Il aura fallu attendre la seconde moitié du XIXe siècle pour voir le mot cénacle faire son entrée dans les dictionnaires, dégagé de sa signification religieuse originale et élargi au domaine intellectuel. En 1866, on pouvait lire ainsi, sous la plume de Pierre Larousse, cette définition : « *Cénacle : Réunion ou parti de gens qui partagent les mêmes idées, ont les mêmes habitudes ou poursuivent un même but.* » Et cette autre, un peu plus tard, sous celle d'Emile Littré : « *réunion d'hommes de lettres, d'artistes, etc., qui se voient souvent et sont accusés de s'admirer mutuellement* ». La première proposition mettait l'accent sur la communauté de pensée, de mœurs et de visée des membres du cénacle, la seconde sur les effets pervers engendrés par ces rencontres régulières. Ces deux définitions eurent le mérite en leur temps d'enregistrer l'existence d'un phénomène dont la naissance remontait à quelques années et de valider le mot cénacle dans son sens figuré, mais elles eurent aussi pour conséquence inattendue (et malheureuse) d'installer pour longtemps une vision réductrice et péjorative d'un fait sociologique majeur du monde littéraire.

Qu'est-ce donc qu'un cénacle ? Un cénacle est, à première vue, une assemblée d'écrivains et d'artistes réunis dans un espace privé, assemblée qui doit son

existence à nulle autre institutionnalisation qu'elle-même et à l'agrégation d'individus (**le cénacle est donc à la fois un réseau et une forme de sociabilité**). Mais, en même temps, parce qu'elle s'affirme dans l'espace public en tant que groupe solidaire disposant d'un capital collectif non réductible à l'addition des capitaux symboliques de ses membres, cette assemblée influe en retour sur la trajectoire de ceux-ci, voire sur la configuration générale du champ littéraire ou artistique (**le cénacle est donc une instance**). Enfin, le cénacle est intimement associé, c'est sa raison d'être sociologique, à un ensemble de valeurs éthiques et esthétiques communes à ses membres, dont il vise, avec plus ou moins de fortune, la systématisation et l'explicitation (**le cénacle est donc l'habitable d'un mouvement littéraire et/ou artistique**). Ballotté entre ces identités sociales à la fois différentes et complémentaires, le cénacle se caractérise encore par l'homogénéité professionnelle et sociale de ses membres et par une intense cohésion interne sous-tendue par un **mélange d'amitié et de fraternité**.

Le Cénacle comme personnage collectif n'apparaît que par intermittences dans l'épopée balzacienne de la désillusion, au cours de laquelle Lucien de Rubempré, oscillant entre Daniel d'Arthez et Etienne Lousteau, passe de gloire provinciale à journaliste parisien crève-la-faim. **Balzac n'en érige pas moins le Cénacle de d'Arthez en contre-modèle de la « prostitution de l'esprit », selon l'expression de Lukács, en seul lieu de résistance et d'intégrité face à la dépravation et à la vénalité de l'univers parisien.**

Dans *Illusions perdues*, ce Cénacle unit un médecin, un philosophe, un peintre, un écrivain comique, un scientifique, un publiciste, sans oublier d'Arthez, l'écrivain, et Louis Lambert, le chef déchu et disparu. Il ne manquait que le poète Lucien de Rubempré pour que tous les domaines de la pensée et de l'art soient représentés. L'homogénéité sociale y est évidente : « *Michel Chrestien [est] pauvre comme Lucien, comme Daniel, comme tous ses amis* », c'est-à-dire qu'ils sont, au prisme de la loi économique qui régit l'univers intellectuel du roman, desservis par une origine roturière et qu'ils naviguent hors des zones par lesquelles doit transiter le parvenu pour s'extirper de sa condition. Leur mode de rencontre est également spécifique : ils se réunissent dans la mansarde de d'Arthez, et non dans la salle de rédaction d'un journal ou dans un café, ce qui, ajouté au fait que les réunions se passent en « *conversations pleines de charmes et sans fatigue, embrassa[nt] les sujets les plus variés* », nous ramène au lieu de sociabilité privée et fondée sur l'oralité qui caractérise d'abord le cénacle. Passons aux principes régulateurs : l'ostracisme, l'élection quasi magique des membres (« *le sceau d'un génie spécial* » que chacun porte au front), mais encore la cohésion assurée par la domination charismatique de d'Arthez, par la fraternité intime et par la solidarité interne : « *l'ennemi de l'un devenait l'ennemi de tous, ils eussent brisé leurs intérêts les plus urgents pour obéir à la sainte solidarité de leurs cœurs* ».

Toute trace de jalousie ou d'envie effacée — « *cet horrible trésor de nos espérances trompées, de nos talents avortés, de nos succès manqués, de nos prétentions blessées* » —, la double loi structurelle du Cénacle apparaît également en pleine lumière. D'une part, l'esprit du don est à l'origine de toutes ses transactions symboliques, d'où par exemple l'indignation des cénacliers quand Lucien vient les remercier d'avoir lu et corrigé *L'Archer de Charles IX* : « *Des remerciements ! Pour qui nous prends-tu ?* », s'écrie Bianchon, affirmant par là que **le service, dans les rangs du Cénacle, n'est pas ce qui se rend,**

mais ce qui s'offre sans espoir de retour. D'autre part, l'amitié induit entre eux un pacte de non-agression, « *l'opposant quitta[n]t son opinion pour entrer dans les idées de son ami* » au nom d'une amitié collective sans tache, qui dirige chacune de leurs actions. La tragique faiblesse de Lucien, cédant pour son malheur aux oripeaux des triomphes faciles, apparaît dès lors à leurs yeux non seulement comme une déception, mais comme une trahison. Lorsqu'il ploie et se fait journaliste, Lucien met en jeu sa propre intégrité et, en même temps, menace toute l'organisation interne du Cénacle. « *Nous avons peur de te voir un jour préférant les joies d'une petite vengeance aux joies de notre pure amitié* », lui dit Michel Chrestien, avant de le prévenir fermement : « *si tu devenais espion, je te fuirais avec horreur, car tu serais lâche et infâme par système. Voilà le journalisme en deux mots. L'amitié pardonne l'erreur, le mouvement irréfléchi de la passion ; elle doit être implacable pour le parti pris de trafiquer de son âme, de son esprit et de sa pensée* ».

Un seul trait, mais capital, manque en définitive pour corréler tout à fait la création de Balzac et l'épure sociologique du cénacle, romantique ou autre : leur finalité. La « marmite de l'avenir » d'*Illusions perdues*, pour reprendre l'expression de Marx, ne vise à rien d'autre qu'à sa propre perpétuation : elle fédère des hommes et des positions, raffermir une éthique, mais ne s'associe à aucune mouvance. Ce n'est pas un hasard si le Cénacle balzacien échappe à toutes les controverses du temps, s'il ne se prononce pas entre les classiques et les romantiques, s'il recèle autant un royaliste convaincu qu'un républicain militant. **Le Cénacle surplombe les petites querelles, les transcende pour viser à l'éthique sublime du travail, de l'étude et de la « solidarité sainte ».** La blafarde société de la Restauration n'offrant nul modèle de conduite et de trajectoire, le Cénacle ne veut devoir des comptes qu'à lui-même, se montrer digne de sa propre conscience tout en œuvrant à sa mesure pour que le monde se montre digne de lui et de son effort. Quête nécessairement déceptive et sans fin, puisque le monde ne correspond en rien à ses aspirations et qu'il se dirige dans la direction exactement inverse. Le système de la marchandisation de la pensée ne laisse aucun espace à l'œuvre émancipée, le bien symbolique n'est rien d'autre qu'asservi par l'argent. La sentence que prononce Michel Chrestien à l'encontre de Rubempré, « *tu pourras être un grand écrivain, mais tu ne seras jamais qu'un petit farceur* », dit assez que le groupe récuse la loi du champ littéraire et ses hiérarchisations, et définit la voie de l'homme d'esprit intègre comme un purgatoire. L'autotélisme et l'autarcie symbolique du Cénacle expliquent l'éternisation de cette « *fédération de sentiments et d'intérêts* », qui durera « *sans choc ni mécomptes pendant vingt années* », seulement atteinte par les morts prématurées de certains de ses membres.

D'après *Le Cénacle à l'épreuve du roman* par Anthony Glinoe et Vincent Laisney
<https://www.erudit.org/fr/revues/tce/2006-n80-tce1377/013544ar.pdf>



« Ces neuf personnes composaient un Cénacle où l'estime et l'amitié faisaient régner la paix entre les idées et les doctrines les plus opposées. Daniel d'Arthez, gentilhomme picard, tenait pour la Monarchie avec une conviction égale à celle qui faisait tenir Michel Chrestien à son fédéralisme européen. Fulgence Ridal se moquait des doctrines philosophiques de Léon Giraud, qui lui-même prônisait à d'Arthez la fin du christianisme et de la Famille. Michel Chrestien, qui croyait à la religion du Christ, le divin législateur de l'Égalité, défendait l'immortalité de l'âme contre le scalpel de Bianchon, l'analyste par excellence. Tous discutaient sans disputer. Ils n'avaient point de vanité, étant eux-mêmes leur auditoire. Ils se communiquaient leurs travaux, et se consultaient avec l'adorable bonne foi de la jeunesse. S'agissait-il d'une affaire sérieuse ? l'opposant quittait son opinion pour entrer dans les idées de son ami, d'autant plus apte à l'aider, qu'il était impartial dans une cause ou dans une œuvre en dehors de ses idées. Presque tous avaient l'esprit doux et tolérant, deux qualités qui prouvaient leur supériorité. L'Envie, cet horrible trésor de nos espérances trompées, de nos talents avortés, de nos succès manqués, de nos prétentions blessées, leur était inconnue. Tous marchaient d'ailleurs dans des voies différentes. Aussi, ceux qui furent admis, comme Lucien, dans leur société, se sentaient-

ils à l'aise. Le vrai talent est toujours bon enfant et candide, ouvert, point gourmé ; chez lui, l'épigramme caresse l'esprit, et ne vise jamais l'amour-propre. Une fois la première émotion que cause le respect dissipée, on éprouvait des douceurs infinies auprès de ces jeunes gens d'élite. La familiarité n'excluait pas la conscience que chacun avait de sa valeur, chacun sentait une profonde estime pour son voisin ; enfin, chacun se sentant de force à être à son tour le bienfaiteur ou l'obligé, tout le monde acceptait sans façon. Les conversations pleines de charmes et sans fatigue, embrassaient les sujets les plus variés. Légers à la manière des flèches, les mots allaient à fond tout en allant vite. La grande misère extérieure et la splendeur des richesses intellectuelles produisaient un singulier contraste. Là, personne ne pensait aux réalités de la vie que pour en tirer d'amicales plaisanteries. Par une journée où le froid se fit prématurément sentir, cinq des amis de d'Arthez arrivèrent ayant eu chacun la même pensée, tous apportaient du bois sous leur manteau, comme dans ces repas champêtres où, chaque invité devant fournir son plat, tout le monde donne un pâté. Tous doués de cette beauté morale qui réagit sur la forme, et qui, non moins que les travaux et les veilles, dore les jeunes visages d'une teinte divine, ils offraient ces traits un peu tourmentés que la pureté de la vie et le feu de la pensée régularisent et purifient. Leurs fronts se recommandaient par une ampleur poétique. Leurs yeux vifs et brillants déposaient d'une vie sans souillures. Les souffrances de la misère, quand elles se faisaient sentir, étaient si gaïement supportées, épousées avec une telle ardeur par tous, qu'elles n'altéraient point la sérénité particulière aux visages des jeunes gens encore exempts de fautes graves, qui ne se sont amoindris dans aucune des lâches transactions qu'arrachent la misère mal supportée, l'envie de parvenir sans aucun choix de moyens, et la facile complaisance avec laquelle les gens de lettres accueillent ou pardonnent les trahisons. Ce qui rend les amitiés indissolubles et double leur charme, est un sentiment qui manque à l'amour, la certitude. Ces jeunes gens étaient sûrs d'eux-mêmes : l'ennemi de l'un devenait l'ennemi de tous, ils eussent brisé leurs intérêts les plus urgents pour obéir à la sainte solidarité de leurs cœurs. Incapables tous d'une lâcheté, ils pouvaient opposer un non formidable à toute accusation et se défendre les uns les autres avec sécurité. Également nobles par le cœur et d'égale force dans les choses de sentiment, ils pouvaient tout penser et se tout dire sur le terrain de la science et de l'intelligence ; de là l'innocence de leur commerce, la gaieté de leur parole. Certains de se comprendre, leur esprit divaguait à l'aise ; aussi ne faisaient-ils point de façon entre eux, ils se confiaient leurs peines et leurs joies, ils pensaient et souffraient à plein cœur. Les charmantes délicatesses qui font de la fable des deux amis un trésor pour les grandes âmes étaient habituelles chez eux. Leur sévérité pour admettre dans leur sphère un nouvel habitant se conçoit. Ils avaient trop la conscience de leur grandeur et de leur bonheur pour le troubler en y laissant entrer des éléments nouveaux et inconnus.

Cette fédération de sentiments et d'intérêts dura sans choc ni mécomptes pendant vingt années. La mort, qui leur enleva Louis Lambert, Meyraux et Michel Chrestien, put seule diminuer cette noble Pléiade. Quand, en 1832, ce dernier succomba, Horace Bianchon, Daniel d'Arthez, Léon Giraud, Joseph Bridau, Fulgence Ridal allèrent, malgré le péril de la démarche, retirer son corps à Saint-Merry, pour lui rendre les derniers devoirs à la face brûlante de la Politique. Ils accompagnèrent ces restes chéris jusqu'au cimetière du Père-Lachaise pendant la nuit. Horace Bianchon leva toutes les difficultés à ce sujet, et ne recula devant aucune ; il sollicita les ministres en leur confessant sa vieille amitié pour le fédéraliste expiré. Ce fut une scène touchante gravée dans la mémoire des amis peu nombreux qui assistèrent les cinq hommes célèbres. En vous promenant dans cet élégant cimetière, vous verrez un terrain acheté à perpétuité, où s'élève une tombe de gazon surmontée d'une croix en bois noir sur laquelle sont gravés en lettres rouges ces deux noms : Michel Chrestien. C'est le seul monument qui soit dans ce style. Les cinq amis ont pensé qu'il fallait rendre hommage à cet homme simple par cette simplicité.

Dans cette froide mansarde se réalisaient donc les plus beaux rêves du sentiment. Là, des frères tous également forts en différentes régions de la science, s'éclairaient mutuellement avec bonne foi, se disant tout, même leurs pensées mauvaises, tous d'une instruction immense et tous éprouvés au creuset de la misère. Une fois admis parmi ces êtres d'élite et pris pour un égal, Lucien y représenta la Poésie et la Beauté. Il y lut des sonnets qui furent admirés. On lui demandait un sonnet, comme il priait Michel Chrestien de lui chanter une chanson. Dans le désert de Paris, Lucien trouva donc une oasis rue des Quatre-Vents. »

Balzac, *Illusions perdues*